

MÉMOIRE SUR LA NÉCESSITÉ EN TOSCANE D'UN INSTITUT...

Francesco Maria Riccardi
Del Vernaccia



[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page]

AVANT-PROPOS.

On a toujours dit que l'Histoire est le sanctuaire de la vérité, et Cicéron l'a très justement appelée *lumière de vérité*; ce que je crois devoir répéter ici, parce qu'il est très possible qu'il y ait des hommes qui opinent qu'en composant ce mémoire, j'ai dépeint avec des couleurs trop sombres l'état où s'est trouvée, dans un temps, l'Agriculture toscane; et que le tableau que j'en ai tracé en ait terni en quelque sorte la gloire devant les illustres savans italiens qui ont daigné m'écouter dans la section d'Agronomie et de Technologie du congrès scientifique qui, sous la protection spéciale de

notre bien-aimé souverain Léopold II, vient d'être célébré dans l'ancienne et docte ville de Pise.

Si quelqu'un était d'un pareil avis, qu'il veuille bien se rappeler que le peu de cas fait, dans un temps, de l'Agriculture, n'est pas seulement un péché toscan, mais italien; et si un Toscan dit sa vieille coulpe à un frère atteint et convaincu de la même faute, loin d'encourir le blâme, sa candeur doit lui faire le plus grand honneur, puisque la Toscane, avant toute autre partie de l'Italie, a expié ce péché en devenant par excellence le modèle de la belle et utile culture de la terre. Et constamment dévoué, comme je le suis, à la vérité, je ne pourrai passer sous silence ce que j'ai rapporté à l'égard des systèmes agronomiques mis en usage en Toscane par les corporations religieuses. Je n'ignore point que la religion de saint Benoît s'est, dans un temps, distinguée par les méthodes d'Agronomie; mais je parle des corporations religieuses en général; et comme alléguer un inconvénient n'a jamais été la même chose que résoudre l'argument, citer un exemple atténuant ne peut pas non plus faire tomber la généralité d'un défaut; ce qui doit tenir ferme soit pour la première soit pour la seconde partie de mon raisonnement.

Toutefois, en parlant des vicissitudes de l'Agriculture en Toscane, je n'ai pas cru devoir remonter jusqu'aux temps anciens, par la raison que cela ne m'eût pas été permis par la brièveté que je m'étais prescrite; mais j'ai voulu parler des temps plus rapprochés du nôtre, c'est-à-dire, d'une

époque de cinquante et quelques années, en faisant voir que, depuis ce temps-là, si nous avons fait quelques pas en avant, il nous en reste encore bien d'autres à faire.

J'ai parlé dans ce mémoire des moyens nécessaires pour obtenir la régénération complète de l'Agriculture toscane, et comme quelque sâcheux pourrait mettre en doute si la Toscane a vraiment besoin de cette régénération, je le prierai d'examiner lui-même les connaissances agronomiques en général des hommes qui se trouvent à la tête de nos administrations des biens de la campagne, et j'ai l'espérance qu'il restera pleinement confirmé dans mon opinion, savoir, que l'instruction est non-seulement nécessaire, mais indispensable pour ceux qui doivent régir nos administrations rurales. Mais, comme s'est écrié à grande raison notre savant et illustre colonel comte Seristori, cette instruction doit s'étendre encore aux simples paysans, qui forment la partie la plus intéressante et la mieux méritée de la population agricole.

Enfin, lorsque j'ai dit que les mémoires qui sont lus dans notre docte et florissante Académie des Géorgophiles, à laquelle je me glorifie d'appartenir, retentissent souvent inutilement dans l'enceinte de l'Académie, je n'ai pas du tout eu l'intention de dire cela pour déprécier les vrais et solides mérites de cette illustre association, la plus ancienne existant en Europe, mais seulement pour blâmer ceux qui, en écoutant ces lectures, n'entendent ou ne comprennent pas ce qui est lu, ou bien ne faisant aucun essai ni application

pratique de ce qui leur est sagement conseillé, se mettent à tout critiquer au hasard et sans rime ni raison.

Je répète donc que je n'ai écrit que des faits, et des faits incontestables, que tout le monde connaît ou peut connaître, et que la seule histoire digne d'estime fut toujours celle qui établit l'immuable vérité pour sa base.

Florence, le 20 octobre 1839.



Vox audita perit,
Littera scripta manet.

LA renommée de l'Institut d'Agriculture, fondé par le marquis chevalier Côme Ridolfi dans sa terre de Méléto, située dans la vallée de l'Elsa, est désormais si généralement affermie, qu'il n'est plus besoin que l'on en exalte le mérite et l'utilité.

Dès le moment que notre excellent concitoyen nous fit lui-même connaître publiquement ses systèmes et leurs rapides progrès, chacun a pu se persuader, par les faits, de l'immense utilité de cet estimable Institut. Et s'il y a eu quelques hommes difficiles assez hardis pour y trouver à redire, leurs paroles ont été si faibles, qu'elles n'ont abouti qu'à prouver que nous vivons dans un monde où les actions des bons se trouvent souvent en butte à l'envie, à la censure et à la malveillance; et ces paroles, bien loin de diminuer l'estime et l'admiration universelles envers un Institut qui honore et embellit la Toscane, l'ont rendu encore plus admirable aux yeux des hommes sensés qui ont soigneusement examiné les écrits de ces impuissans zôiles.

Pour la vérité de ce fait, j'en appelle à tous ceux qui ont, comme moi, fait partie ou seulement été spectateurs de ces célèbres réunions agronomiques de la Toscane, convoquées annuellement dans l'Institut de Méléto. Oui, Messieurs, c'est à vous que j'en appelle, dans la certitude que vous resterez toujours plus confirmés dans mon opinion, lorsque je vous aurai démontré jusqu'à l'évidence que les conditions agricoles de la Toscane réclamaient un pareil établissement depuis longues années.

A cet effet, je commencerai par jeter un coup-d'œil rapide sur l'ancien état de l'Agriculture en Toscane; et encore que le désir de ne point abuser de votre indulgence m'interdise d'entrer dans tous les détails de mon argument, je pourrai, en quelque sorte, satisfaire aux vœux empressés de mon cœur, en payant publiquement le tribut de ma profonde vénération au marquis Ridolfi, non pas avec les accens de l'enthousiasme et de l'adulation, mais avec les sentimens les plus sincères et les plus justes de ma vive reconnaissance; et vous-mêmes, Messieurs, qui avez la bonté de m'écouter, ferez, je n'en doute point, écho à tout ce que je vais vous dire.

Il faut, Messieurs, avouer que cette terre classique, notre chère patrie, a toujours été et continue toujours à être redevable à l'Agriculture de la première source de sa richesse; mais il ne faut pas moins convenir que, dans le temps où cet art fondamental aurait dû occuper principalement l'intelligence des hommes qui de l'Agriculture tirent leur vrai bien social, cette science sublime de nos ancêtres a été spécialement négligée par cette même classe d'hommes.

L'Agriculture toscane était jadis presque toute entière dans les mains de la classe privilégiée de la société et des corporations religieuses.

La première, imbue de cette antique et, disons-le, desho-

norable éducation qui dédaignait d'abaisser ses regards à la glèbe, faisait peu d'attention à choisir des hommes capables pour la direction agronomique de ses possessions de campagne, et les nobles se souciaient fort peu de s'appliquer eux-mêmes à l'étude des systèmes agricoles d'une utilité même palpable, pour tâcher, au moins en partie, de suppléer aux vues bornées et routinières de leurs régisseurs ou agents de campagne. Les secondes, c'est-à-dire, les corporations religieuses, dans l'opulence de leurs abbayes, ne s'avisèrent pas sérieusement à rendre leurs domaines fructueux, parce que la plus grande partie de ces biens provenant de donations ou du souverain ou de particuliers, ils rejetaient toutes les pratiques utiles qui eussent pu améliorer ou accroître leurs revenus, par la raison que l'état médiocre où ces biens se trouvaient était d'ailleurs suffisant pour satisfaire à tous leurs besoins journaliers.

Les régisseurs des nobles étaient, comme ils le sont encore aujourd'hui, de simples paysans qui, parvenus à connaître les premières règles de l'arithmétique et à posséder une idée très légère des choses les plus triviales concernant les systèmes agricoles, sont de suite nommés *fattori* ou hommes d'affaires, et mis à la tête des administrations rurales. Ils sont tous, généralement parlant, tenaces et persévérans dans leurs systèmes routiniers, quels qu'ils soient, et prêtent rarement l'oreille aux enseignemens qui rendraient ces systèmes meilleurs; ou bien leur volonté ne s'y adapte jamais, parce qu'ils professent une science sans en avoir étudié les principes, science qui, comme toutes les autres, a besoin d'une étude et d'une pratique journalières; science qui demande un appareil de connaissances élémentaires, afin de pouvoir joindre l'utilité à l'économie dans les opérations agricoles.

Les corporations religieuses tenaient et tiennent généra-

lement encore à la régie de leurs possessions territoriales, des hommes qui appartenant moralement auxdites corporations, mènent à la campagne, au milieu de l'oisiveté, une vie joyeuse, parce que, comme je viens de le dire, les produits de leurs terres sont suffisans pour les besoins nécessaires à la vie de leurs confrères et maîtres; ou si quelquefois ils ne le sont pas, la charité des fidèles est là, généralement parlant, pour venir à leur aide.

Il est vrai toutefois que depuis long-temps un certain nombre d'hommes, d'un mérite réel et zélateurs du bien public, ont expliqué, dans de très savans écrits, toutes les matières qui tendent à l'amélioration des systèmes agricoles, et entrepris même de faciliter, par des inventions heureuses et approuvées, tout ce qui concerne l'art agraire; et notre célèbre Académie des Géorgophiles s'est empressée de publier, par l'impression de ses actes, ce qui avait formé le sujet et le but de ses recherches. Mais les mémoires et les dissertations de ces doctes académiciens retentirent assez souvent sans utilité dans les murs de l'Académie, et la lecture ne fut pour la plupart des auditeurs qu'un simple amusement de curiosité ou un passe-temps pour ceux qui, entichés de leurs principes faux et surannés, sans faire aucun essai ou vérification de ce que l'on conseillait, se mettent à tout critiquer au hasard, demeurent satisfaits sous l'ombre grossière de leur ignorance.

C'est ainsi, Messieurs, qu'allaient en partie et que vont généralement encore les choses relatives à l'Agriculture toscane; et, il faut l'avouer, cette Agriculture resta dans un état d'inertie, surtout lorsque les antiques et excellentes lois somptuaires modéraient sagement les caprices voluptueux, et lorsqu'ensuite les lois des fidéicomis, en assurant à quelques personnes privilégiées un patrimoine riche et perpétuel, les mettaient au-dessus de la nécessité d'utiliser les

riches capitaux investis dans l'acquisition des biens immeubles.

Cependant il arriva un temps où , par une loi de l'immortel Pierre Léopold , les fidéicommiss furent abolis , et que plus tard les bouleversemens politiques vinrent encore dissoudre les corporations religieuses , en répartissant leurs possessions dans la masse de la société , en sorte que le menuisier et le tailleur purent employer avec facilité leurs petits capitaux en devenant à leur tour propriétaires de terres.

Ce nouvel état de choses ne tarda point à éveiller de toute part une industrie aussi active qu'empressée , parce que l'on prétendait que les capitaux ainsi employés rendissent avec usure leur intérêt. Les circonstances politiques et militaires du temps favorisèrent en grande partie cette prétention , de sorte que l'antique chêne , habitué à surmonter la rigueur des tempêtes , dut bientôt succomber sous la hache de l'avid cultivateur qui , en peu de temps , revêtit ses terrains de vignobles et de bois d'oliviers , et mit tout en œuvre pour redonner la vie aux plantes abandonnées qui , depuis longtemps , ne rendaient point le fruit correspondant. En un mot , l'on chercha de toutes les manières à multiplier les productions de la terre.

Par là notre patrie devint riche par l'extension donnée , non-seulement à son assiette agronomique , mais encore à une industrie agricole. Mais rien n'est stable dans ce meilleur des mondes. De nouvelles tourmentes politiques vinrent bientôt y mettre le désordre , et ce fut alors que les propriétaires s'aperçurent qu'ils avaient beaucoup travaillé sur leurs terrains , mais que le fruit ne répondait plus aux premières sueurs. Alors le changement des circonstances politiques ; joint à une Agriculture plus étendue et mieux surveillée , produisit , à mon avis , ces fortes diminutions de prix et de

valeur des denrées, lesquels, d'un jour à l'autre, débilitent et épuisent nos finances toujours mal équilibrées.

Ce fut aussi alors, Messieurs, que quelques propriétaires commencèrent à se convaincre de la nécessité de connaître plus distinctement leurs vrais intérêts; et le voile étant tombé devant les yeux mêmes de plusieurs patriciens grands propriétaires, ils conçurent l'honorable désir de jouir avec utilité des délices de la vie champêtre, et laissant de côté ces coûteuses *villeggiature* qui formaient la bombance de la plupart des parasites, ils finirent par se persuader effectivement que l'étude pratique de l'Agriculture, comme art et comme science, est de toute nécessité pour le propriétaire des terres, et qu'un séjour prolongé à la campagne, en même temps qu'il les éloignait des occasions dispendieuses inévitables dans la capitale, venaient encore rassurer leurs plus grands intérêts, parce que le *fattore*, qui autrefois était dans l'habitude de n'approcher du maître que lorsque celui-ci, à de certaines époques de l'année, venait, en grande compagnie, prendre les plaisirs de la campagne; ce *fattore*, disais-je, qui régissait les biens confiés à sa gestion, commençait à s'apercevoir que le maître aimait à être instruit de la marche de ses affaires, et qu'il corrigeait avec discernement et justesse les choses mal faites, tout en faisant part au régisseur des pratiques louables d'Agriculture dont ce dernier n'avait ni ne pouvait avoir aucune idée.

C'est donc une vérité, que l'on ne peut nier, qu'en Toscane on aimait, généralement parlant, les systèmes agricoles, et que quelques propriétaires tiraient un assez grand profit des soins donnés à leurs biens de campagne; mais, à l'effet d'obtenir radicalement une régénération de l'Agriculture en Toscane, ces moyens étaient trop faibles en face des besoins de la société.

Déjà les écoles d'Agriculture et d'économie rurale de la

Suède et de la Prusse avaient donné le signal dans le nord de l'Europe du perfectionnement de l'industrie agricole. En peu de temps elles se virent imitées à l'envi par celles de Wurtemberg, de la Bohême, du grand-duché de Bade et de l'Autriche. Mais nonobstant de pareilles imitations, notre chère Italie ne se réveillait pas encore de son long engourdissement, lorsque le génie philanthropique de l'homme distingué qui encore cette année nous invite à célébrer la troisième réunion agricole de la Toscane, vint rompre cette espèce de léthargie. Brûlant d'impatience de se consacrer à l'enseignement des systèmes agricoles et utiles, et laissant de côté les honneurs de la cité et les emplois illustres, le marquis chevalier Côme Ridolfi se dépouilla de la toge patricienne, pour revêtir la blouse guère moins honorable de l'agriculteur.

Et vous voilà conduits, Messieurs, par ce que je viens de dire, au principal objet de mon discours.

Le marquis Ridolfi se fait martyr de la fatigue et dispensateur libéral de ses richesses. Excellent père, il ne dédaigne pas d'associer à la famille des jeunes gens qu'il aime et caresse comme s'ils étaient ses propres enfans, et semant parmi eux les maximes de l'Évangile plus par les faits que par les paroles, il façonne, d'une manière aussi neuve que vraie, leurs jeunes cœurs à la morale, et enrichit en même temps leur esprit de ces connaissances indispensables qui, jointes à la pratique journalière, rendent l'homme instruit par principes dans cette belle sur toutes les belles sciences, l'Agriculture.

Voilà quel était et quel est encore le premier besoin de l'Agriculture toscane, celui de former à la morale et aux connaissances utiles ceux qui doivent régir nos administrations de campagne, et les former plus par le système pratique que par celui des préceptes et des règles.

Qu'elles s'élèvent les voix des moralistes sévères contre les vices des hommes ! ces voix qui tendent justement à déraciner les mauvaises mœurs et à rendre la vertu aimable, retentiront toujours d'une manière rauque et peu imposante, si l'homme, dont la nature est composée d'une craie fragile et remplie de toute espèce de passions, ne trouve pas, dans la fatigue journalière et dans l'occupation utile, un frein salutaire à ses mauvais penchans.

L'Institut agraire du marquis Ridolfi promet à la société des hommes distingués, précisément parce qu'en même temps qu'il grave la morale dans le cœur de ses élèves, plus par l'exemple que par la parole, il réprime leurs passions de jeunesse par un exercice continuuel dans les utiles travaux de l'Agriculture ; et c'est justement de cet exercice que ces jeunes gens tirent tout autre sorte de profit, puisque le travail étant proportionné à leurs forces physiques, il n'y a point de jeune homme qui s'en plaigne ; mais, au contraire, il gagne, par l'accroissement de ses forces du corps, une plus grande aptitude dans les fibres du cerveau ; et en rendant plus facile l'intelligence des préceptes qui forment la partie intellectuelle de la science, et faisant faire au jeune élève alternativement l'étude sédentaire et le travail également agréable, il fait disparaître cette monotonie de système qui très souvent paralyse l'imagination des plus merveilleux talens.

Mais l'Institut de Méléto, en même temps qu'il prépare de vraies fortunes pour les propriétaires des terres en Toscane, va mettre encore ces propriétaires dans la nécessité de s'adonner eux-mêmes aux pratiques de l'Agriculture, afin de diriger avec intelligence ceux qui seront un jour des maîtres en Agriculture ; et le marquis Ridolfi lui-même connaissant ce vrai besoin, associe déjà, depuis quelque temps, à son Institut des jeunes gens qui appartiennent à des familles patriciennes.

Que Dieu veuille donc bénir les soins bienfaisans de ce véritable ami de l'humanité ! et vous , pères fortunés qui lui avez confié vos fils , réjouissez-vous d'avance pour les espérances futures et immanquables. L'exemple glorieux du père continuant à être suivi par ses excellens fils , cet Institut pourvoira , dans une longue suite d'années , aux besoins de l'Agriculture toscane ; et quand bien même je dusse me tromper dans cette prédiction , où est l'homme qui pourrait refuser au marquis Ridolfi une éternelle reconnaissance ? Il est et il sera toujours le citoyen courageux , bienfaisant et désintéressé qui , suivant le précepte de l'Évangile , a semé ces graines que nous voyons germer et qui pousseront de nouveaux et rapides progrès. Il sera , n'en doutons pas , toujours vénéré comme celui qui posa la première pierre angulaire et de fondement à une régénération trop nécessaire de l'Agriculture toscane. Que l'on pense à instruire et que l'on espère.

Nos bons aïeux jetèrent les fondemens de ce vaste temple où le Brunellesque rendit immortelle sa gloire ; et nous ne serions pas aujourd'hui spectateurs et admirateurs de ce miracle de l'art , si ces vénérables ancêtres n'eussent point pensé à la gloire future des beaux-arts de Florence.

Songeons de notre côté à jeter les fondemens d'une régénération de l'Agriculture toscane , dans la certitude que nos fils , excités par l'exemple , suivront nos honorables traces et béniront à leur tour notre mémoire.

Et que les soins empressés du marquis Ridolfi soient , comme quelques frondeurs prétendent , seulement temporaires , qui voudra nier qu'elles n'apportent déjà à l'Agriculture un bénéfice incalculable ?

Que cet Institut soit enfin , si on le veut bien , semblable à une bluette qui étincelle avec éclat et qui se dissipe au même instant ; mais cette étincelle pourra toujours provo-

quer une lumière plus vive et plus permanente, surtout si les efforts bien avisés du marquis Ridolfi ont le bonheur d'attirer sur eux les regards paternels de notre bien-aimé souverain Léopold II, qui n'a rien épargné pour ressusciter l'Agriculture des Maremmes toscanes, et qui a devant ses yeux l'exemple de son auguste beau-frère le roi Charles-Albert qui, en addition aux chambres royales d'Agriculture et d'Industrie existant déjà en Savoie, en Piémont, à Nice et en Sardaigne, a permis et approuvé, il y a un an, que l'on fonde dans ses heureux états des sociétés qui, sous la protection spéciale de Sa Majesté, pourvoient par degrés à l'enseignement gratuit de l'Agriculture et de l'économie rurale. Et certes ces vœux ne seront pas déçus ni dispersés au vent; car persuadez-vous, Messieurs, que dans le siècle où nous vivons et que l'on se plaît à nommer *des lumières, de la régénération et du progrès*, les choses ne pourront jamais marcher droitement, si les propriétaires surtout ne se persuadent pas intimément que notre besoin général demande l'application sérieuse à l'Agriculture et à l'économie rurale et domestique. Et cette application pourra seule nous mettre à l'abri de ces déficits considérables que nous apportent l'oisiveté, la mollesse et le luxe; en un mot, de cette profonde léthargie qui nous endort au milieu de nos ruines.
